

Évangile de Jésus-Christ selon saint Luc, au chapitre 21

Homélie

C'est un évangile pour les temps de déprime, pour les temps de nostalgie. On le connaît par cœur ou presque, comme un film vu plusieurs fois. Un film qui raconte l'aventure de deux pauvres types quittant la ville où leur ami, leur maître, a été torturé et mis à mort par les pouvoirs politique et religieux.

Ce texte, comme toujours, nous parle d'hier et d'aujourd'hui, de Dieu et de nous. Notamment de ce que nous avons tous traversé, paroissiens d'ici, chanteurs en Église, et singulièrement toi, Patrick. Doutes et espoirs. Je vais essayer d'y apporter ma petite lumière.

Ils partent de Jérusalem pour rejoindre Emmaüs :

Pour les deux marcheurs dépressifs, Jérusalem n'est plus le lieu des foules joyeuses et bariolées de Pâques, le lieu des liturgies grandioses au Temple, des chants de fête, des odeurs de méchoui, des tambourins et de la danse. La ville sainte est devenue pour eux le lieu du drame et de la mort. Celui en qui ils avaient mis tous leurs espoirs a été sacrifié de la façon la plus cruelle, la plus injuste. Ils quittent cette ville en catimini pour se rendre en banlieue, « aux périphéries » chères au Pape François. Au centre-ville, le voile du Temple s'est déchiré ; alors ils franchissent le périphérique de Jérusalem pour émigrer vers les faubourgs. Ils vont devoir expérimenter une foi « de banlieue ». Et une foi de nomades : ils marchent. Ne dites pas que vous ne l'avez jamais éprouvé : un jour ou l'autre, il a bien fallu évoluer de notre foi enfantine, celle du merveilleux et du catéchisme joyeux vers une foi adulte, plus clairvoyante mais aussi plus rugueuse.

Ils parlaient de tout ce qui s'était passé : les événements les poussent à la nostalgie, comme nous, quand rien ne se passe comme prévu. Quand nous disons « C'était mieux avant. » La vie, c'était mieux avant. L'Église, c'était mieux avant. Les chansons étaient mieux avant. Les poires aussi avaient un meilleur goût. Avant quoi, au fait ? Avant que nous perdions nos illusions d'enfants insouciants sur l'imminent avènement d'un monde parfait, d'un grand soir, ou d'une foi lumineuse. Quand nous étions encore jeunes et pas encore blasés.

Leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître : on aimerait bien que Dieu soit évident, qu'il nous montre son visage. Les psaumes en ont rêvé, et les grands saints aussi. Mais ce n'est pas encore le cas : il reste trop invisible et trop silencieux. Depuis la venue du Fils de l'Homme, nous sommes condamnés à ne trouver le visage de Dieu que dans le visage des Hommes. C'est pourquoi les sculpteurs et les peintres ont mis tout leur talent à représenter Jésus comme s'il était leur contemporain, leur voisin, même. C'est pourquoi le Père Aimé Duval chantait « Rue des Longues-Haies l'inconnu passait ; rue des Longues-Haies le Seigneur passait. » En particulier le plus démuné : « À l'heure matinale, dedans tes habits sales, mon Dieu, comme tu es pâle ! ».

De quoi parliez-vous ? : Jésus s'intéresse à nos questions et à nos doutes. Il ne nous reconnaît pas seulement quand nous sommes un troupeau docile et servile. Je ne donne plus ma foi à un Dieu autocrate qui nous ferait réciter des litanies à sa gloire, et répondre comme des collégiens à des questions que nous ne nous posons pas. Je crois au contraire en un Dieu qui, après nous avoir créés gratuitement, s'intéresse à nous, à nos vies, à nos interrogations : « Nous parlions de pluie et de vent, du veuvage des nuages, la route va devant. Que la route est trop longue jusqu'au ciel de tes yeux... » nous faisait chanter Jean Debruynne.

Nous espérions... : ils espéraient, les deux marcheurs, qu'il allait tout arranger, qu'il allait rétablir la royauté en Israël, comme au temps -largement fantasmé- du grand roi David. Qu'il allait instaurer d'un coup de baguette divine la concorde et la paix. Il avait bien fait voir les aveugles et ressuscité les morts ! Déception. Et déception pour nous aussi de constater que la petite communauté dynamique et généreuse des premiers temps de l'Église puisse aujourd'hui rêver parfois de pouvoir terrestre, rêver du retour à un soi-disant âge d'or où la religion régenterait tout, depuis les états jusqu'aux villages et même aux alcôves. Nous espérions une Église fraternelle et exemplaire, et puis...

Il leur interpréta... : Jésus, si tu ne nous expliques pas, comment comprendrons-nous le sens de ce qui nous arrive ? Alors Jésus explique l'inexplicable : le choix de Dieu, c'est d'envoyer son Fils pour partager notre humanité, pas pour s'imposer comme les divinités jupitériennes. Il remâche les écritures que nous n'avons fait qu'avalier tout rond sans en goûter les saveurs subtiles. Il relit (il re-lie) l'expérience du peuple Israël pour lui donner sens. Dieu nous avait créés à son image et nous le lui avons bien rendu sous forme d'un Papy débonnaire à la longue barbe blanche, une sorte de Père Noël ; ou bien un Dieu du Tonnerre cousin de Zeus, avec son Minuit Chrétiens : « Pour effacer la tache originelle et de son Père apaiser le courroux... Peuples, à genoux ! » En oubliant qu'Isaïe avait annoncé un Serviteur souffrant et Osée un Dieu amoureux...

Il fit mine d'aller plus loin : nous connaissons bien cela lorsqu'un ami, sur les coups de 20 heures, nous dit : « Bon, ben je vais y aller... » On lui dit : « Tu ne vas pas partir maintenant. Reste dîner avec nous, à la bonne franquette. » - « Ben non, je ne voudrais pas déranger... » Jésus ne s'impose pas, c'est à nous de l'inviter à notre table. Le retenir comme cette femme malade qui s'accroche à son manteau, et à qui il dit « Va, ma fille, ta foi t'a sauvée ! » Sinon, il continue sa route (on l'attend ailleurs). La foi n'est plus une question de mérite, de bonnes actions accumulées, mais d'invitations mutuelles : nous et lui, lui et nous.

Il prit le pain, le rompit et le leur donna : et Jésus arrête de parler. Il y a un temps pour la parole et un temps pour les actes, un temps pour la théologie et un temps pour la table, un temps pour les conférences et un pour la convivialité. Pour nous, ce sera dans quelques minutes.

Ils le reconnurent et leur cœur était brûlant : soudain l'inconnu se dévoile et la joie renaît.

M'en voudrez-vous beaucoup si je vous dis à quoi cette phrase me renvoie ?

Vous autres, chrétiens malouins et autres, vous entonnez des chants qui donnent à vos liturgies leur côté communautaire (on fait assemblée quand on chante ensemble) et son côté festif. Ces chants ne sont pas le fruit d'une génération spontanée. Ils n'ont pas été créés par les anges mais par des auteurs et des compositeurs bien vivants, qui passent leurs journées, leurs nuits parfois, à réfléchir, prier, inventer, effacer, râler, recommencer... Plusieurs d'entre eux sont ici parmi vous ce matin pour rendre témoignage à l'un des leurs. La plupart du temps, sur la feuille de chants, aucune mention n'est faite de ces créateurs. Anonymes. « Pour la gloire de Dieu et le salut du monde ! ». Et pourtant, si votre cœur est un peu brûlant au sortir de l'auberge eucharistique, c'est un peu à ces inconnus que vous le devez. Celui qui a écrit « Par les cieux devant toi... », celle qui chante « Portez la lumière », celui des « Allumeurs d'étoiles » et celui du « Souffle imprévisible » ; et même le compositeur de « Comme un souffle fragile » (*Tiens, je croyais qu'il était mort, celui-là !*), ils sont au milieu de vous aujourd'hui. Alors c'est peut-être une occasion de prier pour tous les artistes, souvent méconnus, qui nous accompagnent discrètement sur nos routes d'Emmaüs. Une occasion de re-connaissance.

Ils retournèrent à Jérusalem : quand nous rentrerons chez nous, tout à l'heure, donne-nous, Seigneur, d'avoir fait un bout de chemin avec toi. Donne-nous l'Esprit qui nous mène de la nostalgie à la compréhension chaleureuse de ton projet sur le monde, sur l'Église et sur nous.
Amen.

Gaëtan de Courrèges pour Patrick Richard